

Tu seras missionnaire



Quand j'étais élève, il y avait une semaine missionnaire et un prêtre est venu parler aux élèves à la grande salle des fêtes à Uccle. Je me rappelle que j'étais au dernier banc. Il a parlé des missions et je me suis dit que ce qu'il disait ne me concernait pas. Peu de temps après, j'allais à la messe le matin et tout à coup, après la communion, j'entends une voix : « tu seras missionnaire ! » J'étais très contente! Je suis retournée à la maison, je me suis regardée dans le miroir, je me suis fabriqué un visage sérieux parce que je me disais que tout le monde allait voir qu'il m'était arrivé quelque chose : un peu comme Moïse quand il descendait du Thabor! Je n'ai pas eu à discerner, je savais que

cette voix ne m'avait pas trompée.

Quand je suis entrée chez les Dames de Marie, le postulat était à Uccle et le noviciat à Louvain. C'était strict ; on ne parlait qu'après avoir eu une permission qu'on demandait par « Ave Maria ». Cela ne me dérangeait pas beaucoup sauf que souvent pendant la journée j'avais envie de rire. Donc c'est pendant la nuit que tout le rire que j'avais réprimé sortait ; les autres me disaient qu'aussitôt endormie, je riais tout haut.

Après la formation à Uccle puis à Louvain, je suis partie pour le Burundi, on était encore en costume à l'époque. A Bujumbura il y avait Janine qui s'appelait Véronique Marie qui était directrice du Lycée Clarté Notre Dame de Vugizo, il y avait aussi Marie-José (Pauline) et Marthe qui s'appelait Marie Alphonse et était sœur de Simone et Madeleine Vandensteene. Marthe avait été mon professeur en 4^e moderne. Je faisais partie de cette communauté et j'ai enseigné au Lycée pendant 4 ans. Auparavant, je m'étais fait une idée de ce qu'était la vie missionnaire : une expédition, en brousse, etc. mais je me disais que je n'étais pas faite pour des choses extraordinaires ; j'avais dit au Seigneur : « Je ne saurai pas faire tout ce qu'il faut mais comme tu me le demandes, je suppose que tu vas le faire pour moi, tu te "débrouilleras" » et c'est comme ça que je m'étais engagée.

En 1960, quand je suis arrivée à Bujumbura, c'était l'époque des tremblements de terre, il y a même un mur d'une façade du lycée qui est tombé. Comme il restait quelques jours avant le début de l'année scolaire, on m'a envoyée à Busiga en attendant. Il arrivait qu'on entende des tremblements de terre pendant qu'on mangeait. Ça ne m'effrayait pas beaucoup mais Yvonne qui était dans la communauté avait tellement peur qu'elle sautait spontanément et sortait aussitôt qu'elle sentait les secousses, même pendant la nuit. On dormait dans une sorte de dortoir mais avec des chambrettes séparées par une petite cloison. Moi qui venais d'arriver, je me demandais pourquoi elle sortait chaque fois. Je me suis dit que c'était peut-être grave et qu'il fallait faire comme ça. Alors je me suis assise sur le bord de mon lit, j'ai mis mes sandales et je me suis dit : « à la prochaine secousse, je sors derrière Yvonne. » J'ai attendu ... puis je me suis

endormie, et le lendemain matin je me suis réveillée sentant quelque chose à mes pieds : j'avais dormi avec mes sandales et je me suis mise à rire!

Après mes 4 ans à Bujumbura, j'ai été envoyée à Busiga, puis à Kanyinya et enfin à Kiremba. Pendant les périodes troublées de 1972 j'étais directrice à Kanyinya.

Quand il a fallu changer les Constitutions des Bene Mariya vers les années 80, j'étais du groupe de 3 qui allait y travailler: Sr Emmanuelle qui était supérieure générale des B.M. à ce moment, le Père Boedts et moi; nous avons travaillé ensemble et la communion entre nous était forte car on a tout fait dans la prière. Ce fut un temps de grâces.

Quand, vers 1977, avait commencé la persécution de l'Eglise et qu'on mettait des chrétiens en prison, je n'étais plus directrice ; j'ai demandé au directeur si je pouvais continuer à donner le cours de religion et il m'a dit : « On ne m'a pas dit que vous ne pouviez pas » ; c'était une manière ambiguë de dire et moi je l'ai pris pour " oui" et j'ai organisé mes cours de religion mais pas dans l'école. J'ai appelé des volontaires et nous allions dans un petit local de la paroisse. C'était spécial comme cours car je parlais et les élèves ne disaient pas un mot. Même si elles étaient venues comme volontaires, elles n'osaient pas s'affirmer, elles avaient peur les unes des autres. Après, on a imposé des restrictions pour les messes, il ne fallait pas célébrer après 7 h du matin, ... Plus tard tout a été interdit et les églises devaient fermer ; des sœurs pouvaient faire seulement des célébrations dans les succursales et donner la communion. Des prêtres et des chrétiens étaient emprisonnés, les catéchistes ne pouvaient plus rien dire. Des expulsions pour les missionnaires ont suivi. Puis on ne les a plus appelées "expulsions" car ça faisait beaucoup de bruit au niveau international mais on disait que c'était une "autorisation de partir définitivement" ; on ne renouvelait plus les visas. La première à partir fut Jeanne Devedec qui était à Bururi car c'est là que les départs ont commencé, ensuite Monique Boils et d'autres ont suivi. J'étais parmi les dernières à partir. Nos œuvres ont dû être cédées au diocèse ; au fond on n'avait pas vraiment de propriétés excepté Kanyinya et la maison de Bujumbura. On remettait tout au diocèse et on a demandé si Kanyinya pouvait passer aux Bene Maria et Gisanze aux Bene Bikira ; on avait demandé aux Bene Maria d'occuper la maison de Bujumbura.

Pendant ce temps on se demandait ce qui allait suivre et nous explorions des possibilités d'ouvrir une autre mission ailleurs. C'est à ce moment-là que le cousin de Bernadette Monseigneur Philippe Stevens qui était évêque au nord du Cameroun a demandé si nous pouvions ouvrir une communauté dans son diocèse de Maroua-Mokolo. Bernadette qui était provinciale du Burundi à ce moment est allée en reconnaissance au nord Cameroun avec Sr. Anne Marie. Et puis on m'a demandé d'aller au Cameroun avec Géneviève Goris pour commencer à Mémé. C'était une année de discernement parce que moi je me demandais comment j'allais survivre à la chaleur de Mémé ! Il y avait des choses qui m'attiraient : surtout la simplicité de vie, mais le climat me posait question. Alors je me suis dit que si Dieu m'appelait là-bas, il allait m'aider à m'adapter.

J'ai passé un an de réflexion en Belgique avant d'aller au Cameroun car je ne savais pas bien le genre d'apostolat, que j'allais faire. Parfois je me réveillais la nuit en pensant à ce départ au Cameroun et je me mettais à pleurer.

Finalement, conseillée par Sœur Marie-Godelieve, je suis allée voir un prêtre qui était un grand homme de discernement, pour lui partager ce que je sentais à propos de ce changement de mission. Je lui ai dit que les responsables m'avaient demandé d'aller au Nord du Cameroun et que si c'était ça que le Seigneur me demandait j'étais prête à y aller. Il m'a écoutée et m'a répondu par une question : « Et si le Seigneur ne te demandait pas ça ? Si ce n'était pas ça qu'il voulait ? » oh ! Quelle joie ! En un éclair j'ai senti que ce n'était pas ce que le Seigneur me demandait. "Merci Père, j'ai compris" Et je suis partie ... L'entretien n'avait pas duré 10 minutes ! J'ai alors écrit à Bernadette pour lui partager cette lumière que le Seigneur m'avait donnée. Elle m'a répondu que je n'avais pas à partir au Cameroun...

En fait, peu de temps après, Bernadette était nommée dans l'équipe générale et j'avais à la remplacer comme provinciale au Burundi. C'était en 1975. Bientôt allait commencer le temps des expulsions. Puis, en 1987 nous retournions au Burundi après le Coup d'Etat de 86.

Bientôt nous recommencions à penser à l'accueil de postulantes au Burundi alors que le noviciat était en Uganda.

Plus tard, lorsqu'a commencé l'échange de postulantes pour l'apprentissage des langues, je m'occupais des postulantes qui venaient d'Ouganda pour apprendre le français ; j'aimais beaucoup être avec les jeunes.

Quand je me suis rendu compte qu'il était temps de quitter le Burundi, ça n'a pas été trop dur pour moi. J'avais commencé à penser à mon avenir car je voyais que je vieillissais ; j'avais déjà abandonné une partie de mes cours. Quand j'ai consulté l'ophtalmologue pour mon problème des yeux, il m'a dit que ma maladie ne pouvait pas être soignée au Burundi et tout de suite j'ai compris que mon temps était arrivé et en une semaine j'ai préparé mon retour en Belgique. A mon arrivée, je ne savais pas où j'allais habiter. Ca, c'était difficile, mais j'ai fait une retraite et après la retraite tout était clair pour moi, j'ai entendu cette parole : « Quitte et va, je ferai avec toi chacun de tes pas »

Aujourd'hui je ne regrette rien, j'ai été heureuse au Burundi et je suis heureuse ici à Bruxelles. Le Seigneur répond quand on l'appelle. Rester attachée à Jésus Christ et garder joie, confiance, courage comme nous le dit notre Fondateur. Garder l'envie d'aller vers les plus démunis et le faire concrètement s'il y a moyen ; rester simple.

Sœur Michelle Collignon